

Une protohistoire de *terrains & travaux* (1995-2005)

Gilles Bastin, Laure Bonnaud, Olivier Le Noé, Ashveen Peerbaye, Pierre-Paul Zalio

DANS **TERRAINS & TRAVAUX** 2020/1 (N° 36-37), PAGES 9 À 28

ÉDITIONS **ENS PARIS-SACLAY**

ISSN 1627-9506

DOI 10.3917/tt.036.0009

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-terrains-et-travaux-2020-1-page-9.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour ENS Paris-Saclay.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Gilles Bastin, Laure Bonnaud, Olivier Le Noé,
Ashveen Peerbaye, Pierre-Paul Zalio

Une protohistoire de *terrains & travaux* (1995-2005)

■■■ Résumé

Au fil d'un dialogue renoué vingt ans après, les fondateur·rice·s de *terrains & travaux*, Gilles Bastin, Laure Bonnaud, Olivier Le Noé et Pierre-Paul Zalio, rejoint·e·s rapidement par Ashveen Peerbaye, racontent la naissance de ce qui n'est d'abord que le cahier d'un département de sciences sociales d'une école normale supérieure. Du petit collectif, de ses préoccupations, des contextes pédagogique et institutionnel, de la conjoncture intellectuelle vécue par de tout jeunes sociologues, émerge progressivement, d'un numéro à l'autre, une revue accueillante aux recherches empiriques en sciences sociales.

Mots clés : enseignement, sciences sociales, enquête, terrain, revue

■■■ Abstract

A Protohistory of *terrains & travaux* (1995-2005)

In a conversation that was resumed after twenty years, the founders of *terrains & travaux*, Gilles Bastin, Laure Bonnaud, Olivier Le Noé and Pierre-Paul Zalio, soon joined by Ashveen Peerbaye, recall the origins of what was initially the journal of a social science department of a École Normale Supérieure. From this small collective, its concerns, the pedagogical and institutional contexts, and the intellectual environment experienced by young sociologists, a journal welcoming empirical research in the social sciences gradually emerges from one issue to the next.

Keywords: Teaching, Social Sciences, Investigation, Fieldwork, Journal

AU FIL d'un dialogue renoué vingt ans après, les fondateur·rice·s de *terrains & travaux*, Gilles Bastin, Laure Bonnaud, Olivier Le Noé et Pierre-Paul Zalio, rejoint·e·s rapidement par Ashveen Peerbaye, racontent la naissance de ce qui n'est d'abord que le cahier d'un département de sciences sociales d'une école normale supérieure. Du petit collectif, de ses préoccupations, des contextes pédagogique et institutionnel, de la

conjoncture intellectuelle vécue par de tout jeunes sociologues, émerge progressivement, d'un numéro à l'autre, une revue accueillante aux recherches empiriques en sciences sociales.

■ Se confronter au(x) terrain(s)

Ashveen Peerbaye (AP) : *Les premiers articles publiés par terrains & travaux sont nés dans le prolongement d'un cours d'initiation aux méthodes d'enquête en sciences sociales, assuré à l'École normale supérieure (ENS) de Cachan par Olivier Le Noé, rejoint ensuite par Laure Bonnaud. Pouvez-vous décrire l'environnement qui voit émerger cette revue ? À quoi ressemble en particulier la formation au département de sciences sociales à cette époque ?*

Pierre-Paul Zalio (PPZ) : Dans les années 1990, le département de sciences sociales de l'ENS de Cachan achève une mutation qui consiste à développer la recherche et à concevoir sa formation comme une préparation à et par la recherche. Dans l'esprit des jeunes sociologues que nous étions, le modèle d'un département de sciences sociales d'une ENS était un lieu où l'apprentissage de l'écriture de recherche est éprouvé dès les premières années. Issu de la nouvelle filière lettres et sciences économiques et sociales, j'étais nourri de l'influence du géographe Marcel Roncayolo, qui avait imaginé les premières formations à la recherche en sciences sociales, les Enseignements préparatoires à la recherche approfondie en sciences sociales (EPRASS), puis le Diplôme d'études approfondies (DEA) de sciences sociales à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) et à l'ENS, et surtout de celle de Jean-Claude Chamboredon, qui avait dirigé ma thèse. Catherine Paradeise, qui venait d'arriver à l'École comme professeure, concentrait son attention sur le projet d'un pôle rassemblant plusieurs unités de recherche en sciences humaines et sociales. D'une certaine manière, cela nous laissait, à nous jeunes enseignant·e·s, beaucoup de liberté pour imaginer la formation et les activités avec les élèves. Les conditions d'un cahier rassemblant quelques-uns des premiers travaux de recherche des élèves sont nées, selon moi, dans ce contexte.

Olivier Le Noé (OLN) : Au milieu des années 1990, Catherine Paradeise, directrice du département de sciences sociales, conduit une refonte du cursus des élèves, à la fois en lien avec l'université de Nanterre, qui assure la plus grande partie de leur formation, et au sein du département, où elle instaure un socle d'enseignements complémentaires obligatoires.

À l'époque, les élèves sont inscrit·e·s à Nanterre en licence de sociologie et d'économie, et plus rarement en histoire, dans les spécialités de leur choix : sociologie urbaine, du travail, des mouvements sociaux, etc. Ces jeunes recrues sont donc réparties dans des cursus où elles sont conduites à ne se croiser que rarement. Dans ces conditions, les cours dispensés sur le site de Cachan constituent la plus-value de l'École, ainsi qu'un des lieux où naît un esprit de promotion entre les élèves. Des enseignements sont ainsi proposés en économie, en philosophie et en sociologie. Ces évolutions signent également les débuts d'un « magistère d'humanités modernes » qui regroupe une trentaine d'étudiant·e·s. L'objectif de ce diplôme, co-habité entre l'université de Nanterre et l'ENS de Cachan, était de construire l'apprentissage à la recherche au sein d'une formation associant économie et sociologie. Pour l'École, l'enjeu était de donner de la visibilité et de l'attractivité au département de sciences sociales, tant pour les élèves que les chercheur·e·s et les enseignant·e·s.

AP : *Justement, les enseignant·e·s. Comment les tâches sont-elles alors réparties entre vous ?*

Laure Bonnaud (LB) : Au département de sciences sociales, le corps enseignant est plutôt polarisé : outre la directrice, autour de quelques titulaires expérimenté·e·s, comme l'historien Jean-Pierre Daviet, le sociologue Patrice Duran ou le philosophe Yves Duroux, gravitent quelques très jeunes enseignant·e·s, dont nous sommes, tout juste passé·e·s du statut d'élèves à celui d'allocataires-moniteur·rice·s. Pour le département, il s'agit alors de faire de nécessité vertu, c'est-à-dire de faire confiance à ces doctorant·e·s qui, en particulier en sociologie, assurent de fait le plus grand volume horaire des enseignements. Pierre-Paul Zalio, qui a alors quelques années d'expérience supplémentaires, un statut de PRAG¹ puis de maître de conférences, se retrouve de fait en position de coraquer ce collectif d'enseignant·e·s débutant·e·s. Lui-même assure un cours sur les « Traditions de la pensée sociologique ». À ses côtés, le département crée un cours de méthodes d'enquête en sciences sociales, d'abord de quarante heures, puis, en raison de l'arrivée de nouveaux·elles moniteur·rice·s, de deux fois quarante heures, le cours étant alors scindé en deux, entre méthodes qualitatives et quantitatives. C'est donc un environnement extrêmement

1. Professeur agrégé.

porteur pour créer de nouveaux enseignements, dans des conditions matérielles très favorables, avec notamment un volume horaire substantiel et beaucoup de liberté quant au contenu. Nous avons eu cette chance qu'on nous fasse confiance et qu'on mette à notre disposition des moyens qui paraissent aujourd'hui hors norme.

Gilles Bastin (GB) : Dans mon souvenir, ces années sont marquées par la constitution d'un collectif enseignant et amical fort. Nous n'étions pas vraiment lié·e·s par le travail de thèse, qui se déroulait sur des sujets, dans des laboratoires ou avec des personnes différents. En revanche, nous partagions énormément sur le plan de l'enseignement. Assez rapidement, le bureau dans lequel nous nous trouvions presque tou·te·s – qui avait été aménagé avec des tables séparées par des cloisons verticales, dont je me souviens que nous les avions trouvées très incongrues – est devenu un lieu de travail collectif. Nous nous échangeions des copies, des articles, des idées dans ce bureau. Nous avions aussi tou·te·s des responsabilités collectives à assumer, ainsi que la possibilité de monter facilement des projets, des séminaires, des conférences, etc. Je crois enfin que nous partagions aussi un diagnostic commun sur le fait que nos étudiant·e·s avaient une approche trop scolastique des sciences sociales. Nous la connaissions bien puisque nous l'avions en général partagée quelques années auparavant ! Nous étions un peu en lutte avec eux·elles sur ce sujet et les choix que nous avons faits pour *terrains & travaux* s'en ressentent, à commencer par le choix du titre de ces « cahiers », qui renvoie à une compréhension modeste des sciences sociales, à l'opposé du brio de la dissertation. Je me souviens que la sonorité de ce titre, qui fait penser à celui du magazine *Modes & Travaux* – avec ses patrons de couture, ses recettes de cuisine, son côté « *Do It Yourself* » – nous avait plu en partie parce qu'elle incarnait cette rupture avec la sophistication lettrée et le bon goût intellectuel issu des classes préparatoires. Et en plus nous écrivions tout cela en minuscules...

AP : *Et comment s'effectue le passage d'un cours de méthode à des publications sous forme d'articles ?*

OLN : Initialement, ça n'était absolument pas l'objectif. Notre première préoccupation était très concrète : il s'agissait de concevoir cet enseignement qui nous était confié. On n'a d'ailleurs rien inventé. Quand il a fallu y réfléchir, on a regardé un peu ce qui se faisait autour de nous. La période de la fin des années 1990 était caractérisée par un renouvellement des

approches de formation aux méthodes d'enquête. Au moment où nous avons démarré cet enseignement de méthodes d'investigation en sciences sociales, la question des coulisses de la recherche, des conditions de production des résultats est très présente dans le débat scientifique de la discipline, dans le sillage de revues comme *Politix* ou *Genèses* (en particulier avec sa rubrique « Savoir-faire »). Pour les apprenti·e·s enseignant·e·s, les ressources bibliographiques portent la marque de ce tournant : le missel *Méthodes des sciences sociales* de Madeleine Grawitz (1972) est alors en passe d'être supplanté par le *Guide de l'enquête de terrain* de Stéphane Beaud et Florence Weber (1997). Cet ouvrage tirait sa substance des stages de terrain encadrés par les deux auteur·e·s auprès d'étudiant·e·s en DEA de sciences sociales. Il et elle ne faisaient pas référence à de grandes enquêtes de la tradition sociologique, mais à celles qu'avaient pu conduire les étudiant·e·s, jusque dans les maladroites qu'ils et elles avaient pu commettre. L'orientation était bien de proposer un outillage à la fois pédagogique et pratique. Le *Voyage en grande bourgeoisie* des époux Pinçon (1997) était également un bel exemple de réflexion sur l'enquête de terrain. De même, les difficultés pour « s'imposer aux imposants² » avaient donné lieu à un partage d'expériences destiné à favoriser l'acquisition d'un savoir-faire d'enquêteur.

La prise en charge de cet enseignement s'est ainsi placée dans un air du temps qu'elle a contribué à faire souffler, un air du temps accordant davantage de crédit à la réflexivité, au travail empirique, à l'instar de ce que pouvaient mettre en œuvre d'autres établissements ou préconiser des nouveautés éditoriales et de jeunes revues.

PPZ : Deux revues assez jeunes avaient en effet renouvelé le paysage – *Genèses* et *Politix* – et donnaient envie de se lancer dans quelque chose. Pour ma part, à l'EHESS, à Marseille, où j'avais été doctorant quelques années auparavant, la fabrication (très artisanale) de revues comme *Enquête* ou *Agone* faisait partie de notre quotidien. Il y avait certes un contexte général d'attention à la formation à l'enquête. Les lieux où cela se faisait concrètement n'étaient cependant pas si nombreux. Mais il y a eu surtout, il semble me rappeler, deux éléments également importants : le premier résulte du sentiment que certains travaux rendus par les élèves nous semblaient de très bonne qualité et mériter une publication ; le second qu'un travail de réécriture serait aussi très formateur et que ce serait apprendre aux élèves que le travail d'écriture est partie intégrante du travail de recherche. J'ai

2. Cf. Chamboredon *et al.*, 1994.

un souvenir assez précis que ces considérations motivent la création d'un « cahier du département ».

GB : Pour aller dans ce sens, on peut aussi rappeler qu'au milieu des années 1990, le vocabulaire de l'enquête est partout présent dans la discipline, y compris dans les travaux d'épistémologie un peu ardue de Passeron que nous lisions beaucoup ou que nous avions lus quelques années auparavant. La création de la revue *Enquête* en 1995 porte la trace de ce moment réflexif des sciences sociales, avec des idées comme celle d'« espace mental de l'enquête », la mise en avant de notions comme celles de « cas », de « corpus », de « chemins de la preuve », la volonté de rompre avec les divisions claires du travail sociologique comme l'opposition entre qualitatif et quantitatif, la mise en avant des traces du matériau dans le raisonnement lui-même qui se doit d'être « indexé » sur eux, et surtout l'idée qu'une discipline se définit par son « espace argumentatif », une idée qui ouvrait la voie à considérer la phase d'écriture comme une continuation du terrain de la recherche. Il me semble que si on relit le texte de présentation inaugurant *terrains & travaux*, c'est un peu le programme que nous nous étions fixé. Dans ce texte, intitulé « Pourquoi *terrains & travaux* ? », nous écrivions notamment que nous voulions publier des « documents originaux » qui « ne sont pas au sens propre du terme des articles de revue ». Cela vaut peut-être la peine de citer le dernier paragraphe de ce texte pour rappeler l'esprit de la création de ces « cahiers » : « Si le moment de l'écriture, de la restitution des données et des indices accumulés dans la recherche, est autre chose qu'une simple conclusion un peu ennuyeuse et laborieuse de celle-ci, si l'on cherche toujours, quand on décide de réécrire un paragraphe, de supprimer une phrase ou un mot, si finalement le texte lui-même est un terrain de l'enquête sociologique, il nous fallait entamer dans le cadre de cet apprentissage le travail de lecture et de réécriture qui fait voir toute la difficulté qu'il y a à "faire preuve" dans les disciplines des sciences sociales³. »

AP : *Comment tout cela prend-il forme, concrètement ?*

OLN : En tant qu'enseignant·e·s, nous débutions. Nous étions des doctorant·e·s un peu englué·e·s dans notre propre travail de terrain, mais dont les péripéties nous fournissaient des exemples parfois développés en cours.

3. Cf. Équipe du département de sciences sociales de l'ENS de Cachan, 2000.

*Figure 1 : Un exemple de travaux pratiques de sociologie :
réaliser et analyser un entretien*

<p>Cours du 19 mars</p> <p>L'entretien de Jean-Noël Jouzel. Analyse</p>	<p>Quelques points auxquels vous devez porter attention</p>
<p>Présentation du cours</p> <p>Objectif :</p> <ul style="list-style-type: none"> à partir d'un exemple, donner des conseils pour mener à bien un entretien, et éviter les plus grosses erreurs. réaliser une grille d'entretien indicative sur le thème de l'engagement <p>Propositions pour le déroulement de la séance :</p> <ul style="list-style-type: none"> Visionnage d'une grosse partie de la K7 (40 min.) Parole à [N] (ou bien parole donnée avant de visionner la K7) (5 - 10 min.) Débat de toute la classe (20-25 min.) Reprise des intervenants (20-25 min.) Construction de la grille d'entretien Exposé de P. - Y. Condé, « S'imposer aux imposants » <p>Présentation de la cassette</p> <p>Points de réflexion à proposer à la classe avant de visionner la cassette :</p>	<ul style="list-style-type: none"> Remarques générales : <ul style="list-style-type: none"> le cadre de l'entretien une appréciation globale : cet entretien est-il réussi ? i.e. : A-t-il atteint son objectif (quel est l'objectif de l'enquêteur ??) S'est-il bien déroulé (cordial ? tendu ? agréable ?) ? Déroulement de l'entretien <ul style="list-style-type: none"> Présentation de soi, présentation de l'entretien. ambiance créée, évolution de cette ambiance. attitude de l'enquêteur attention à l'enquêté(e) « à propos » dans la discussion (relance, choix des thèmes, adaptation à son interlocuteur) Le questionnement <ul style="list-style-type: none"> pertinence des questions ordre des questions formulation des questions (vocabulaire utilisé, style des questions, imposition de problématique) registre de discours généré par les questions Rapport de l'entretien à la recherche <ul style="list-style-type: none"> en quoi cet entretien était-il important pour une recherche ? qu'apporte-t-il à l'analyse ?

Nous leur parlions de ce que nous faisons, ou plutôt essayions de faire : c'est d'ailleurs cette immersion dans nos terrains où nous nous débattons qui, paradoxalement, pouvait nous conférer un surcroît d'autorité par rapport à un public d'élèves issus·es de deux ou trois années de classes préparatoires, pétri·es d'une culture livresque, ne connaissant les sciences sociales qu'à partir de lectures de manuels et de grand·es auteur·es. Dans cette optique, si notre initiative pédagogique était innovante, ce n'était pas tant au regard du contenu proposé – il en existait de semblables – mais du point de vue du changement qu'il introduisait dans la trajectoire du public auquel il s'adressait : il s'agissait de le faire sortir des bibliothèques, des exercices académiques, pour proposer une rencontre avec des personnes dans une relation d'entretien, avec des situations sociales à observer, avec des sources imprimées à confronter. Dans ce cadre, des exercices correspondant à des travaux très pratiques étaient proposés : conduire et analyser des entretiens, réaliser des observations, à partir de thèmes communs à l'ensemble de la promotion (la lecture, l'engagement...), faire la biographie de personnalités politiques en décodant le travail de co-production des identités évoluant au gré des carrières (François Bayrou, Jean-Pierre Chevènement, Daniel Cohn-Bendit, Françoise de Panafieu, etc.) Après

des premiers pas hésitants, nous étions intimement convaincu·es des bienfaits du terrain pour renouveler le spectre des exercices de formation de ce public au-delà de la dissertation qu'il avait pratiquée au cours des années de classes préparatoires.

PPZ : Les rubriques des articles et les formats d'écriture des premiers numéros reflètent les « exercices » dont sont issus les articles. La catégorie de la note critique, par exemple, appelait un format dépassant celui de la fiche de lecture, voire du compte rendu critique. C'était le format idéal du rendu écrit pour le cours que j'enseignais alors en première année. Il renvoyait à un genre d'écriture dont la *Revue française de sociologie* offrait de bons exemples. Mais c'était le texte sur Durkheim de Jean-Claude Chamboredon (texte publié⁴ en 1984 dans *Critique*, auquel je me référais régulièrement) qui était, à mes yeux, le modèle du genre. Avec l'idée que les textes pouvaient aussi constituer un terrain de recherche et que la lecture, comme l'écriture, étaient indissociables de l'épreuve du terrain et des données.

AP : *Il y avait aussi un autre type de production qui échappait à ces cours de méthodes : le travail sur archives, dont attestent les articles qui constituent l'ossature du deuxième numéro avec trois articles...*

LB : Ces articles ont été initiés dans le cadre d'un séminaire intitulé « Archives et sciences sociales » qui avait été mis en place à partir de 1998. Comme doctorant·es, Olivier et moi étions tenu·es d'assister à des modules du Centre d'initiation à l'enseignement supérieur (CIES) et nous avons choisi une journée avec des conservateur·rice·s des Archives nationales. On nous faisait visiter les fonds, on nous montrait des documents de différentes époques et il y avait des présentations sur les modalités d'accès, pour nous en tant que chercheur·es et pour des projets pédagogiques impliquant des classes. À cette occasion, nous avons appris l'existence d'un service pédagogique des Archives de la ville de Paris. En rentrant au département, nous avons décidé de proposer ce séminaire, facultatif, qui a rencontré de l'intérêt auprès d'étudiant·es de deuxième et quatrième année, séduit·es par le projet de poser un regard, armé d'outils et de questions sociologiques, sur des sources archivistiques.

4. Cf. Chamboredon, 1984.

Aux archives de la ville de Paris, dans le XIX^e arrondissement, les projets pédagogiques étaient suivis par deux conservateur·rice·s, Philippe Grand et Brigitte Lainé. Il et elle étaient ravi·e·s d'accueillir des étudiant·e·s du supérieur, et plus seulement les élèves des écoles primaires de la capitale. Comme il et elle connaissaient très bien les fonds, il et elle ont fait des propositions de documents à exploiter, en particulier les registres d'écrous des prisons parisiennes. C'est pour cette raison que l'on trouve des articles sur les prisons parisiennes dans les premiers numéros de *terrains & travaux*. Le projet a cependant failli s'arrêter au cours de la deuxième année, car Brigitte Lainé et Philippe Grand étaient en conflit avec leur direction à propos de l'affaire Einaudi et le directeur de l'époque cherchait à réduire leurs activités et leurs contacts, il ne voulait plus qu'il et elle s'adressent à des étudiant·e·s. Le travail a finalement pu se poursuivre. À l'époque, nous n'avons pas vraiment mesuré ce qui était en train de se passer pour lui et elle.

AP : *Comment ces exercices sont-ils devenus des projets d'articles ?*

LB : Tous ces exercices, les entretiens, les observations, le travail sur archives étaient très investis par les étudiant·e·s. Nous leur avons demandé de mobiliser leurs ressources sociales pour trouver des militant·e·s ou des situations originales, et il·elle·s y avaient passé beaucoup de temps. Il·elle·s avaient rencontré des enquêté·e·s formidables : des responsables politiques, associatif·ive·s, aux carrières souvent très riches, avec des engagements mûris et prenants. Les travaux réalisés dans le cadre des observations montraient des lieux inconnus ou peu accessibles. Comme Olivier et moi pratiquions à l'époque la double lecture, nous avons commencé à discuter entre nous de ces travaux. D'abord sous la forme d'anecdotes : étions-nous vraiment responsables d'avoir envoyé telle étudiante fumer un joint avec Rony Brauman lors de son entretien ? Ou d'avoir encouragé telle autre à passer ses week-ends au stade vélodrome avec des supporters marseillais, ou tel autre à Fleury-Mérogis pour observer un programme d'échange entre la prison et la Fédération française de rugby à XIII ?

Les archivistes ont aussi joué un rôle moins visible, mais néanmoins décisif, dans notre évaluation de ces exercices : il et elle étaient très accueillant·e·s, content·e·s de rencontrer les participant·e·s au séminaire, de les orienter vers des documents qu'il et elle estimaient trop méconnus, de discuter sur la façon de croiser les sources. Il et elle nous encourageaient, insistaient beaucoup sur la qualité des travaux produits et cela a contribué à notre

prise de conscience : les recherches produites dans ce séminaire méritaient d'être lues. C'est ainsi que petit à petit a germé l'idée que nous pourrions diffuser une sélection des travaux issus du cours et du séminaire au-delà du magistère et même au-delà de l'École.

OLN : Il me semble qu'on a utilisé alors le terme « pépite », qui est plutôt approprié en l'occurrence dans la mesure où il suggère un matériau de valeur mais encore à l'état brut, c'est-à-dire nécessitant un travail complémentaire. C'est cette nécessité de tailler, d'affiner, qui a pu nous inciter à leur trouver un prolongement, une mise en valeur par la publication. La forme restait à définir, à parachever.

■ Mettre en valeur des travaux

AP : *À côté des rubriques « entretien », « observation », « archives » et « note critique », sous lesquelles sont publiés les premiers articles de la revue, apparaît très vite également une rubrique « traduction »...*

PPZ : Sans être certain que ce soit la raison principale, je crois que cela tient à notre idée que l'on ne lisait pas assez dans les revues, en France à cette époque, les sociologues contemporain·e·s non francophones. On a peine à imaginer combien, par exemple, la sociologie américaine dans sa diversité était méconnue. Cela tranchait avec la diversité des auteur·e·s qu'avait par exemple fait connaître *Le Métier de sociologue*⁵ trente ans auparavant ! Il y avait aussi un plaisir à faire connaître des auteur·e·s nouveaux·elles (Richard Lachmann [2003] sur le graffiti à New York) ou à traduire des auteur·e·s établi·e·s mais encore peu disponibles en français à l'époque (Mark Granovetter [2003] ou Neil Fligstein⁶ par exemple). Contrairement aux autres rubriques, cette catégorie ne découlait pas initialement d'un format pédagogique, même si se sont ensuite développés au département des ateliers de traduction, dont certains ont donné lieu à des publications, comme le texte de Patricia Ewick et Susan Silbey (2004) sur la construction sociale de la légalité.

5. Cf. Bourdieu, Chamboredon et Passeron, 1968.

6. Cf. Fligstein et Mérand, 2005.

GB : La première traduction que nous avons publiée est celle d'un très beau texte de Bonnie Brennen et Hanno Hardt intitulé « Newswork, History and Photographic Evidence: A Visual Analysis of a 1930s Newsroom »⁷. Le mode d'argumentation de ce texte m'avait paru original dans la mesure où il s'appuie sur le commentaire d'une photographie pour monter en généralité vers une analyse que l'on dirait aujourd'hui « culturelle » de l'usage de ce matériau comme outil de documentation sociale depuis les années 1930. J'avais commencé l'introduction de ce papier en posant une question un peu rhétorique et forcée (« La traduction est-elle un exercice de terrain ? »). Derrière la formule, l'idée était de mettre en évidence l'utilité du processus de traduction pour comprendre des traditions intellectuelles éloignées des nôtres (on ne peut pas dire que les *cultural studies* étaient bien représentées à Cachan dans les années 2000). C'est cette idée qui guidait aussi le séminaire embryonnaire de traduction de Max Weber que nous avons monté à peu près au même moment et qui aurait pu donner lieu à un beau numéro de *terrains & travaux* si la *Revue française de sociologie* ne nous avait pas coupé l'herbe sous le pied⁸ ! Mais il faut dire que le cercle s'était alors élargi au-delà du département et que nous nous attaquions à un monument.

AP : *À partir du numéro 3, la revue est imprimée de façon professionnelle et adopte la couverture blanche avec la thématique du numéro en orange que l'on connaît actuellement. Ce n'est pas le cas des deux premiers numéros, à couverture orange, reliés au service de reprographie de l'École. Est-ce que vous pouvez revenir sur la façon dont était fabriquée la revue aux débuts ?*

LB : Je me souviens que Pierre-Paul avait dit : « Orange, c'est la couleur des TGV, c'est actuellement ringard, donc ça va redevenir extrêmement *design*. »

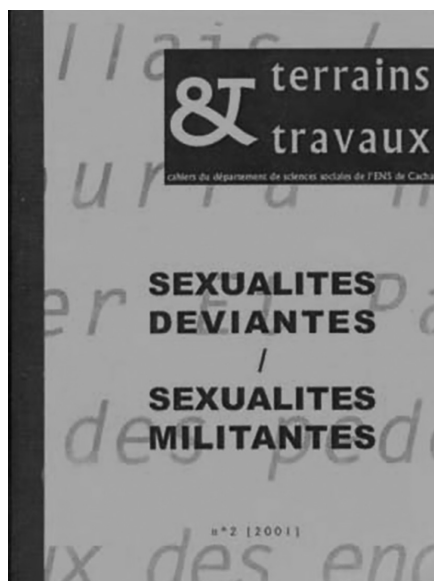
GB : Pour les deux premiers numéros, nous avons fait avec les moyens du bord. La maquette était réalisée avec un traitement de texte standard et je me souviens d'avoir fait des essais avec toutes les polices de caractères fournies avec ce logiciel très populaire pour trouver celle qui permettait de faire l'esperluette la plus graphique. Quand je regarde à nouveau ces couvertures orange, il me semble qu'elles illustrent la « modestie » évoquée plus haut (pour le premier numéro) mais aussi, pour le deuxième, la volonté

7. Cf. Brennen et Hardt, 2002.

8. Cf. Weber, 2005.

de faire ressortir le terrain jusque sur la couverture. Cette couverture « indexée » sur le texte d'un entretien de recherche, c'était une espèce de tribut payé à *Enquête*, dont les sept couvertures sont composées de cette façon, autant qu'à *La Misère du monde* (Bourdieu, 1993) avec son étrange « (souf)france parle » en rouge et plus gros que le titre du livre. Mais nous avons fait le choix d'un extrait plus cru...

Figure 2 : Couverture du numéro 2



AP : *Comment se passait le travail éditorial de la revue ?*

GB : Dans les deux premiers numéros de ce qu'on appelle à l'époque les « cahiers du département de sciences sociales de l'ENS de Cachan », ne sont publiés que des travaux d'élèves. Nous avons choisi les travaux qui nous avaient le plus intéressé·e·s sur le fond, même s'ils n'étaient pas les plus canoniques. Les textes ont été lus dans le cadre d'une sorte de comité de rédaction informel, et discutés avec les élèves concerné·e·s, à qui on a fait retravailler, souvent plusieurs fois, leurs textes. Pour ces premiers numéros, nous nous répartissions les textes au format papier, tout cela était très balbutiant, comme en témoignent nos échanges de l'époque.

<19.10.2000>

From: Gilles Bastin

To: L. Bonnaud, L. Israel, L. de Verdalle, R. Melot, P.-P. Zalio

[...] *LAST BUT NOT LEAST*: nous avons oublié de nous répartir le travail sur les textes pour le n° 2 !! (pressés par le temps il est vrai). Il faudrait que tous ceux qui veulent faire ce travail (i.e. faire une première lecture/réécriture du texte pour le mettre aux normes, suggérer les coupes ou mettre en évidence les problèmes ; renvoyer le texte à son auteur dans un mois [15 novembre] et/ou rencontrer celui-ci ; lui demander de reprendre son texte et de le remettre pour fin décembre ; relire une dernière fois en janvier) « prennent » un des textes. Laure est répartie avec le texte de Bitouzet (entretien avec un militant homosexuel).
Restent donc :

*D. Cano (observation : les ultras marseillais)

*A. Peerbaye (archives : expertise psychiatrique et délinquance sexuelle)

*A. Mias (archives : les récits d'enquête et d'arrestation des flagrants délits sexuels)

*O. Allard (observation : l'engagement homosexuel, une association d'étudiants homosexuels)

(Pour l'instant il n'y a pas de note critique. On pourrait en ajouter une venant du cours de Patrice ou Pierre-Paul ?)

J'ai mis ces quatre textes dans des pochettes vertes sur le meuble gris à côté de mon bureau. Je propose que ceux qui sont intéressés et/ou ont le temps choisissent un texte et assurent la relecture et la prise de contact avec l'étudiant en question. On pourrait faire aussi une espèce de secrétariat informel par e-mail pour se coordonner, savoir qui prend quoi...

<07.12.2000>

From: Gilles Bastin

To: L. Bonnaud, L. Israel, L. de Verdalle, R. Melot, P.-P. Zalio

Bonjour à tous,

Que penseriez-vous d'une petite réunion de notre comité informel de préparation de terrains & travaux n° 2 avant les vacances de Noël ? Je trouve que ça serait intéressant de mettre en commun le travail de relecture des textes que nous avons sélectionnés. Je viens pour ma part de terminer le travail sur l'observation d'Olivier Allard et d'avoir de premiers échanges avec lui. Chacune des directions dans lesquelles j'ai essayé de le pousser (notamment dans ce cas aller vers une présentation à la fois distanciée et « dense » du terrain ; casser un peu

le « théorétisme » spontané qui fait citer des grands noms pour de petites choses et simplifier la syntaxe, pour ne parler que des aspects formels) mériterait une discussion un peu élargie.

Je crois que l'on gagnerait à travailler un peu en commun sur ce genre de problèmes (plus d'autres pour faire un véritable ordre du jour : souhaitons-nous écrire un texte introductif pour ce numéro ? Dans quel ordre présenterons-nous ces textes ? et aussi : comment diffuser des exemplaires papier des cahiers ?).

PPZ : Très rapidement, dès la préparation du troisième numéro, nous nous sommes rendu compte que l'idée que l'on pourrait publier uniquement, voire en majorité, des travaux d'élèves ne tenait pas. L'échantillon restait limité, le travail d'accompagnement et de réécriture conséquent. Très vite, *terrains & travaux* commence à publier des textes issus d'enquêtes réalisées en master (on disait encore « maîtrise » et « DEA » alors...) ou dans le cadre de thèses, par de jeunes chercheur·e·s des laboratoires mixtes avec le CNRS. Le numéro 4 est préparé par un appel à communication, certes un peu laconique, mais qui témoigne de l'intention de fonctionner selon les conventions d'une revue. Entretemps, la maquette a changé et il y a un comité de rédaction qui se réunit régulièrement. Dans ce numéro 4, consacré à la sociologie économique, domaine alors en développement, nous accueillons un texte d'une équipe de chercheur·e·s menée par François Vatin⁹. Ce sont certes nos « partenaires » de Nanterre, mais c'est le premier papier « externe », avec d'ailleurs la nécessité d'imaginer une nouvelle rubrique (« chantier ») puisque le texte ne correspond à aucun format préexistant. En 2004, un numéro est coordonné par Claire de Galember, alors chargée de recherche au laboratoire GAPP (Groupe d'analyse des politiques publiques), sur le thème des migrations. Je me souviens de l'excitation suscitée par l'arrivée de la proposition, tout à fait externe, de Maryse Tripier. À partir du numéro 9 (2005), consacré à l'alimentation, des papiers externes arrivent régulièrement. Je garde en mémoire la discussion passionnante du papier de Giovanna Pessoa (2005) sur les pratiques de géophagie de femmes africaines dans le quartier de Château-Rouge : on a changé de monde, on est passé d'un travail de relecture comme continuité de la relation pédagogique à une véritable relation d'édition.

9. Cf. Bidet *et al.*, 2003.

Figure 3 : Appel à contribution du n° 4

APPEL À CONTRIBUTION

Merci de faire suivre et/ou diffuser autour de vous

Terrains & Travaux N° 4

La parution du numéro 4 de *terrains & travaux, cahiers du département de sciences sociales de l'ENS de Cachan* est prévue pour janvier 2003. La coordination de ce numéro est assurée par Gilles Bastin, Caroline Vincensini et Pierre-Paul Zalio. La « majeure » sera consacrée à la sociologie économique.

Les propositions de contribution sont à envoyer par courrier électronique aux trois coordinateurs avant le 1^{er} octobre 2002. Elles doivent pouvoir s'inscrire dans l'architecture générale des cahiers. Sont donc particulièrement attendus : des présentations d'observations de terrain, des analyses d'entretiens, des résultats de recherches en archives, des notes critiques et des traductions de textes inédits en France.

Des articles ne portant pas sur la majeure de ce numéro seront aussi retenus. N'hésitez pas à vous manifester.

AP : *Comment se passait la diffusion de la revue ?*

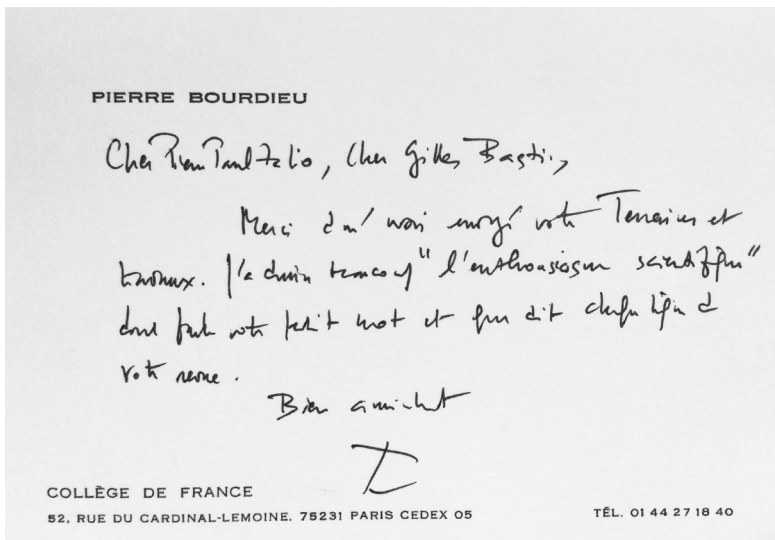
GB : À partir du numéro 3, la revue s'est dotée d'un véritable comité de rédaction¹⁰. En fait, nous avons souhaité proposer aux libraires que nous fréquentions quelques exemplaires en dépôt. Pour cela, on nous avait demandé un numéro ISSN. Pour l'obtenir, il fallait afficher des noms, faire un envoi en quatre exemplaires à la BnF, etc. C'était la première « normalisation » de la revue par rapport à la signature collective de l'ouverture du premier numéro.

10. Gilles Bastin, Jean-Samuel Beuscart, Patrice Duran, Liora Israël, Olivier Le Noé, Romain Melot, Ashveen Peerbaye, Laure de Verdalle, Cécile Vigour, Caroline Vincensini, Pierre-Paul Zalio.

PPZ : Nous déposons nous-mêmes les revues en librairie, ce qui avait occasionné une discussion sans fin sur les librairies pertinentes (à l'époque la Hune, Compagnie...) et sur les marges qu'on leur laissait.

GB : Nous cherchions à ce que la revue soit diffusée, mais le lectorat était évidemment très limité au début. Le second numéro s'était vendu – au prix de 40 francs – à 38 exemplaires ! Il y avait dans la liste des acheteur·e·s des étudiant·e·s, quelques collègues à qui nous avions envoyé une présentation de la revue, mais aussi des militant·e·s comme l'association Gay Kitsch Camp. Il·elle·s nous avaient tou·te·s envoyé un chèque que nous avions dû déchirer parce que l'agent comptable de l'ENS avait remarqué que nous n'avions pas fait voter le tarif de la revue par le conseil d'administration... C'était une période où l'on faisait des affiches, des enseignant·e·s et des étudiant·e·s se chargeaient de contacter des librairies et d'y déposer des exemplaires, on cherchait des adresses de bibliothèques universitaires et d'autres pour envoyer des exemplaires. Nous étions bien sûr très fier·ère·s lorsque nous recevions des commentaires. Michel Callon avait envoyé un e-mail de soutien et Pierre Bourdieu un mot manuscrit dans lequel il disait admirer l'enthousiasme dont nous faisons preuve...

Figure 4 : Mot d'encouragement de Pierre Bourdieu



AP : *Si l'on aborde la question de la diffusion, on constate que les articles des précédents numéros sont téléchargeables (« au format PDF » précise la page de présentation) sur le site du département, puis sur un site web de l'ENS de Cachan appelé « MELISSA » (Mettre en ligne les sciences sociales aujourd'hui). Pouvez-vous raconter comment a été pensée la diffusion ?*

GB : Dans mon souvenir, il n'y avait pas de lien direct entre MELISSA et *terrains & travaux*. Mais peut-être une inspiration commune, qui était de créer une communauté de travail au département. Lorsque j'étais étudiant au département, l'endroit le plus névralgique était un mur de casiers du côté de la photocopieuse. L'administration s'en servait pour nous diffuser des informations, mais surtout nous les utilisions pour nous échanger les cours que nous suivions à l'Université. Quand nous avions assisté à un cours, nous déposions nos notes dans un de ces casiers et les autres inscrit·e·s – qui assistaient pendant ce temps à d'autres cours – passaient quand il·elle·s pouvaient pour les copier. C'était un peu étrange parfois comme relation... Avec MELISSA, comme avec *terrains & travaux*, il s'agissait de créer des échanges plus nourris autour de travaux en commun. Il y avait évidemment aussi un contexte porteur pour réfléchir aux nouvelles technologies et à leur usage : faire des cours appuyés sur de la documentation en ligne, partager des notes de lecture, discuter dans des forums, compiler des listes de ressources utiles pour les étudiant·e·s. C'était un beau modèle de partage artisanal du savoir qui a été un peu balayé par la généralisation des plates-formes commerciales, mais j'ai reçu récemment un message d'un collègue qui me demandait pourquoi un document de cours produit à cette époque et qu'il utilisait régulièrement n'était plus accessible sur MELISSA ! Tout n'est peut-être pas perdu de ce côté...

AP : *À partir du numéro 8, en 2005, les « cahiers du département de sciences sociales » deviennent « revue de sciences sociales ». Que signifie ce changement ?*

PPZ : À partir du moment où l'on a commencé à comprendre qu'on pouvait fabriquer une revue, et notamment publier des papiers venant d'auteur·e·s qui n'étaient pas des élèves de l'École, la question du projet de revue s'est posée, ainsi que celle de sa fonction sociale. Nous avions la conviction qu'une revue publiant des premiers travaux, issus du terrain, avec une certaine liberté de format, avait son rôle à jouer. La sociologie, notamment, ne disposait pas d'une telle revue. À titre personnel, cela a correspondu au moment où j'ai siégé au Conseil national des universités (CNU) et où

j'ai pris conscience de l'importance de structurer l'offre de supports de publication pour les futur·e·s candidat·e·s aux postes de maître·sse·s de conférences ou de chercheur·e·s.

GB : Personnellement, je n'ai pas vécu ce changement, car j'avais quitté le département et Paris après ma thèse. Mais je peux témoigner du fait que la revue a commencé à apparaître dans les CV des postulant·e·s à des postes en sociologie assez rapidement. Lorsque je siégeais au CNU, autour de 2008, je me souviens très bien que nous avions discuté la question alors brûlante du classement des revues de sciences sociales lors d'une réunion. J'avais été très surpris de voir apparaître *terrains & travaux* dans la liste qui nous était soumise. Et de fait, les jeunes collègues commençaient à mentionner *terrains & travaux* dans leurs listes de publications. C'était une autre histoire qui commençait pour la revue, et en même temps une forme de reconnaissance du travail de cette petite « équipe » qui avait conçu le projet des premiers cahiers...

■■■ références

- Beaud S., Florence W.,** 1997. *Guide de l'enquête de terrain. Produire et analyser des données ethnographiques*, Paris, La Découverte (Guide Repères).
- Bidet A., Boutet M., Le Bianic T., Minh Fleury O., Palazzo C., Rot G., Vatin F.,** 2003. Le sens de la Mesure. Manifeste pour l'Économie en Sociologie : Usage de soi, Rationalisation et Esthétique au travail, *terrains & travaux*, 4 (1), 207-214.
- Bourdieu P. (dir.),** 1993. *La Misère du monde*, Paris, Éditions du Seuil.
- Bourdieu P., Chamboredon J.-C., Passeron J.-C. (dir.),** 1968. *Le Métier de sociologue. Préalables épistémologiques*, Paris, Mouton.
- Brennen B., Hardt H.,** 2002. Travail de l'information, histoire et matériau photographique. Analyse visuelle d'une salle de rédaction dans les années 30, trad. de l'anglais par. G. Bastin, *terrains & travaux*, 3 (1), 92-120.
- Chamboredon J.-C.,** 1984. Émile Durkeim, le social objet de science. Du moral au politique ?, *Critique*, 445-446 (juin-juillet), 103-111.

- Chamboredon H., Pavis F., Surdez M., Willemez L.**, 1994. S'imposer aux imposants. À propos de quelques obstacles rencontrés par des sociologues débutants dans la pratique et l'usage de l'entretien, *Genèses*, 16, 114-132.
- Équipe du département de sciences sociales de l'ENS de Cachan**, 2000. Pourquoi *terrains & travaux* ?, *terrains & travaux*, 1 (1), 2-5.
- Ewick P., Silbey S.**, 2004. La construction sociale de la légalité, trad. de l'anglais par G. Cassan, D. Didier, É. Gardella, L. Israël, R. Lutaud, C. Ollivier, J. Pélisse, M. Pujuguet, J. Souloumiac, M. Trespeuch, G. Truc, B. Williams, *terrains & travaux*, 4 (1), 112-138.
- Fligstein N., Mérand F.**, 2005. Mondialisation ou européanisation ? La preuve par l'économie européenne depuis 1980, trad. de l'anglais par É. Béthoux, P.-P. Zalio, *terrains & travaux*, 8 (1), 157-193.
- Lachmann R.**, 2003. Le graffiti comme carrière et comme idéologie, trad. de l'anglais par J.-S. Beuscart, L. Lafargue de Grangeneuve, C. Lemasne, F. Bagneron, *terrains & travaux*, 5 (2), 55-86.
- Granovetter M.**, 2003. La sociologie économique des entreprises et des entrepreneurs, trad. de l'anglais par A. Peerbaye, P.-P. Zalio, *terrains & travaux*, 4 (1), 167-206.
- Grawitz M.**, 1972. *Méthodes des sciences sociales*, Paris, Dalloz (Précis Dalloz).
- Pessoa G.**, 2005. Le goût de l'argile. La géophagie des femmes africaines dans le quartier de Château Rouge, *terrains & travaux*, 9 (2), 177-191.
- Pinçon M., Pinçon-Charlot M.**, 1997. *Voyage en grande bourgeoisie. Journal d'enquête*, Paris, PUF.
- Weber M.**, 2005. La théorie de l'utilité marginale et la « loi fondamentale de la psychophysique », *Revue française de sociologie*, 46 (4), 905-920.



Gilles Bastin est professeur de sociologie à l'Institut d'Études Politiques de Grenoble, et membre du laboratoire de sciences sociales Pacte (UMR 5194 CNRS – Université Grenoble Alpes, Sciences Po Grenoble).

■ gilles.bastin@sciencespo-grenoble.fr

Laure Bonnaud est sociologue, chargée de recherche INRAE à l'IRISSO (UMR 7170-1427 CNRS – Université Paris Dauphine / PSL).

■ laure.bonnaud@dauphine.psl.eu

Olivier Le Noé est professeur de sociologie à l'Université Paris Nanterre, et directeur de l'Institut des sciences sociales du politique (ISP, UMR 7220 CNRS – ENS Paris-Saclay – Université Paris Nanterre).

■ olenoe@parisnanterre.fr

Ashveen Peerbaye est maître de conférences en sociologie à l'Université Gustave Eiffel, et membre du Laboratoire Interdisciplinaire Sciences Innovations Sociétés (LISIS, UMR 9003 CNRS – ESIEE Paris – INRAE – Université Gustave Eiffel).

■ ashveen.peerbaye@univ-eiffel.fr

Pierre-Paul Zalio est professeur de sociologie, et président de l'ENS Paris-Saclay.

■ pierre-paul.zalio@ens-paris-saclay.fr

